

## LE PRIX DE LA PUISSANCE ASIATIQUE

Par Christian SAUTTER

31 mars 2010

Glurp ! Volvo vient d'être avalé par un constructeur chinois inconnu, qui l'a achetée pour une poignée de dollars (un milliard et des poussières) à Ford, ce géant américain défraîchi et désargenté. Par cette acquisition, la Chine vient d'accéder à un patrimoine technologique de la meilleure qualité et confirme que, devenue le premier marché mondial de l'automobile, elle a l'ambition d'en devenir le premier producteur.

Si l'on cherche une preuve de la stupidité du capitalisme industriel, cette braderie à courte vue et à petit prix d'une des entreprises les plus réputées vient à point. En face, nous voyons un système en action qui développe avec discrétion une stratégie de longue portée : la Chine a de grandes ambitions, qui rappellent celles des années glorieuses du Japon. C'est à ces stratégies comparées de la Chine et du Japon que Claude Meyer vient de consacrer un livre passionnant et facile à lire : « Chine ou Japon, quel leader pour l'Asie ? » (Presses de Sciences Po, 2010).

Il est habituel au Japon de se présenter en offrant sa carte de visite. Qui est Claude Meyer ? C'est un ancien cadre supérieur de banque japonaise devenu universitaire. La finance japonaise, il l'a connue de l'intérieur et lui a consacré une thèse sous ma direction (« La puissance financière du Japon », *Economica*, 1996). La Chine, il l'a beaucoup fréquentée récemment. Et pour comparer le Sumo et le Dragon, il a su puiser dans les meilleurs travaux académiques de la côte est des Etats-Unis.

Mus par la même ambition, rattraper la puissance économique des Etats-Unis, pour faire oublier les désastres de la défaite nippone et du fiasco maoïste, le Japon et la Chine ont appliqué des stratégies à la fois semblables et différentes, cousines en quelque sorte.

Le Japon à partir de 1952 et la Chine à partir de 1978 ont mobilisé toutes leurs ressources pour fortifier une croissance rapide. Ces ressources ont été, pour l'un comme pour l'autre, un gisement immense de main-d'œuvre rurale acceptant un salaire de subsistance, une très forte propension à épargner de la population comme des entreprises et un ferme pilotage central, subtil au Japon qui devait veiller aux apparences libérales, plus ouvert en Chine. De ce cocktail sont sorties vingt années de haute croissance au Japon (1952-1973) et une trentaine de croissance fulgurante en Chine (1978-2010 et suivantes !).

Mais deux différences essentielles séparent les deux modèles. La première est politique : le Japon est une démocratie et la Chine un

despotisme. Au Japon, la prospérité accompagne la liberté. En Chine, la prospérité remplace la liberté.

La deuxième est technologique. Dans le shaker de la croissance, il faut du travail, du capital et un troisième ingrédient, la technologie. Le Japon avait fait le choix de se débrouiller tout seul, en montant, barreau par barreau, l'échelle des savoir-faire industriels. Ceci au nom d'une tradition millénaire d'autarcie insulaire. La Chine a, elle aussi, une tradition multimillénaire de repli continental : hyperpuissance du globe au Moyen Age, elle a raté la Renaissance et la Révolution industrielle faute d'ouverture au monde. Affaiblie, elle a subi le colonialisme britannique puis l'invasion japonaise (qu'elle n'a jamais pardonnée). Il est d'autant plus surprenant que, malgré cette culture autarcique et son régime communiste, la Chine ait décidé, à partir de 1978, d'ouvrir grandes ses portes aux entreprises étrangères. Les multinationales de tous les pays développés se sont précipitées pour faire travailler l'atelier du monde : la combinaison du travail à bas prix et de technologies modernes dégage la fameuse rentabilité de 15% qu'exigent aujourd'hui les marchés financiers. Le capitalisme commercial (Walmart) et le capitalisme financier (Wall Street) sont devenus des alliés objectifs pour ruiner le capitalisme industriel (Ford).

Et maintenant, que va-t-il se passer ? C'est évidemment là que l'on attend les économistes. Même s'il n'est pas toujours facile d'expliquer le passé, il est assurément plus difficile de prédire l'avenir. Qui va devenir le leader de l'Asie, sachant que ce leader disputera aux Etats-Unis son monopole actuel de l'hyperpuissance ?

Notons d'abord que Chine et Japon ont traversé sans grand dommage la crise mondiale ouverte en 2008, en dehors d'un plongeon temporaire des exportations. Vue de là-bas, la crise mondiale est une crise occidentale, pour ne pas dire anglo-saxonne. Il est vrai que le Japon avait anticipé avec une crise financière brutale en 1991 qui lui a fait perdre au moins une décennie de croissance et que toute l'Asie (hors Chine) a été rudement secouée en 1997 par une crise spéculative que le FMI a traitée au lance-flammes.

Claude Meyer attire notre attention sur l'émergence d'une communauté financière asiatique. Le Japon esquisse à petites touches un projet qui rapprocherait la Chine, lui-même et les autres pays d'Asie orientale dans la perspective d'une fragilité du dollar qui est actuellement la monnaie asiatique de référence. On est encore loin d'une monnaie commune du type euro, mais l'idée flotte dans l'air d'une Asie davantage autocentrée, moins dépendante des marchés occidentaux et des fantaisies du dollar. Claude Meyer en parle fort bien.

Lui et moi avons cependant deux points de désaccord. Le premier est la parité du yuan, la monnaie chinoise. Claude Meyer a raison de dire que ce n'est pas toute l'explication du déséquilibre vertigineux des échanges entre la Chine et les Etats-Unis. Mais c'est pour moi, une des explications. La sous-évaluation du yen par rapport au dollar a été corrigée en deux fois en 1971 et en 1985 ; le yen a triplé de valeur ! Celle du yuan devrait l'être aussi, beaucoup plus vite que ne le prévoient les autorités chinoises et Claude Meyer. L'avenir tranchera.

Deuxième désaccord : qu'est-ce que le leadership ? Claude Meyer expose une conception classique de la puissance faite de capacité économique et de potentiel militaire. Cette conception est à l'évidence celle de la Chine, qui possède une armée terrestre puissante, des fusées intercontinentales, et une marine en expansion rapide pour protéger la route vitale du pétrole qui lie la Chine au Moyen-Orient et pour réduire une dissidence éventuelle de Taiwan.

Le Japon pose un problème plus compliqué dans la mesure où il a confié toute sa défense aux Etats-Unis, même s'il a un budget militaire substantiel (le cinquième du monde). Cette subordination stratégique peut-elle être durable ? Claude Meyer pense que le Japon voudra sortir de cette situation d'exception et que la question nucléaire ne sera plus un sujet tabou au fur et à mesure que l'ombre chinoise grandit. Sans être un spécialiste de ces questions de défense, je suis sceptique sur la perspective d'un armement nucléaire du Japon. L'opinion publique est profondément pacifiste (elle a payé assez cher les folies militaristes des années 1931-45). Le pouvoir politique japonais est faible. Toute velléité en ce domaine créerait une tension majeure avec la Chine, la Corée et de nombreux pays voisins. Je crois davantage à l'hypothèse du « pacifisme actif » qu'évoque Claude Meyer sans la privilégier : être un soldat modèle de l'ONU. Et encore, il y a peu, le nouveau gouvernement s'est-il empressé de sortir les maigres contingents japonais du borbier de l'Afghanistan.

Je vois davantage les Japonais adeptes du bonheur suisse : la prospérité tranquille d'une population vieillissante, nourrie par une industrie de pointe et des services de qualité.

Notre chère Europe regarde depuis les gradins ce tournoi de sumo entre les deux géants asiatiques. Il n'est pas surprenant que les Etats-Unis tournent davantage leurs regards vers ces turbulents vis-à-vis du Pacifique et qu'ils écoutent avec indulgence les sermons de notre Président, considéré comme l'avocat d'une Europe somnolente qui bégaie. La jeunesse, le dynamisme sont de l'autre côté du monde. L'oncle d'Amérique regarde avec inquiétude ses neveux d'Asie qui lui prennent ses idées, ses industries et ses marchés.

Nous aussi, nous avons une jeunesse éduquée, tonique, qui crée des entreprises, qui parcourt le monde. Les banlieues elles-mêmes sont riches de talents. Quelle chance leur donnons-nous ? Nous préférons parler de l'avenir des retraites, promu grand projet de l'année ! La « rente », les « droits acquis » sont les maîtres mots d'un pays vieillissant.

Le temps passe plus vite en Asie, où tout grandit. Il est urgent que l'Europe change de rythme et renouvelle ses élites.

Christian Sautter